

« LE DEBRIS DES CHOSES », Roger WALLET - théâtre – n°67 Galerie de l'Or du
Temps
novembre 2016

TROIS QUESTIONS A ROGER WALLET

Les éditions du Petit Véhicule vous ont souvent publié ces dernières années : des nouvelles, des romans, un n° de la revue Incognita. Pour la première fois vous publiez du théâtre...

Roger Wallet – Le théâtre fait partie de ces écritures qui, plus encore que la poésie, ont un lectorat très restreint. Le texte dramatique est porteur d'ambiguïtés dans son statut même : doit-il être lu comme un texte, d'une forme certes un peu spécifique (l'alexandrin dialogué pour ce que le lycée m'en a appris, le dialogue ou le monologue d'une façon générale), ou ne trouve-t-il son véritable souffle que dans le passage à la scène ? Je me suis ennuyé à étudier le texte emphatique du « Cid » avant de le découvrir, sur scène, porteur d'émotions.

Et puis les hasards de la vie m'ont plongé, quinze années durant, dans l'univers du théâtre – j'ai été directeur de salle. Ces années-là j'aurais presque oublié de m'interroger sur le texte dramatique, puisque mes choix n'étaient dictés que par les images scéniques, si je n'avais eu la chance d'intégrer le comité de lectures des éditions Théâtrales. Lire Lagarce, Renault, Besnehard ou Noëlle Renaude, entendre Vitez, Brook, Wenzel, Kantor parler de leur rapport au texte m'ont appris à toucher de plus près la nature complexe de ce dernier.

Les textes dans lesquels je suis à l'aise sont des textes « d'images corporelles », pas des paysages mais des corps qui profèrent, qui se déplacent et s'affrontent et je dirais qui donnent leur chance au silence et à l'ellipse.

Ce qui est frappant, comme l'écrit Yves Potoski dans sa postface, c'est la proximité de votre théâtre, à travers les quatre pièces ici publiées, avec l'univers de vos nouvelles et de vos romans.

Roger Wallet – Oui, car il n'y a pour tout cela qu'un même écrivain, qu'un homme, avec sa vie, ses idées et ses rêves. Il n'est pas étonnant d'y retrouver des thèmes qui me sont proches et des personnages qui me touchent. J'observe que même dans la construction, dans la scénarisation, la démarche d'écriture est assez proche. Je trouve très juste la formule d'Yves Potoski : mon théâtre « passe pour être ce qu'il n'est pas ». C'est-à-dire qu'il ne se livre pas d'emblée, qu'il installe d'abord une couleur, une ambiance – Philippe Lacoche dit de moi que je suis « un écrivain atmosphériste », je pense que c'est le terme qui me définit le mieux. Je ne cherche pas à brouiller les pistes mais à créer le climat dans lequel ce que j'ai de plus profond à dire va pouvoir advenir comme une révélation, comme un éblouissement.

Dans « Vingt ans » et dans « Jedda », les propos tournent autour d'une guerre qui n'épargne ni les héros ni les innocents avant que se lève l'espérance d'un lendemain qui dépassera les drames, peut-être... Dans « La valse à Yoshka », il y a une première partie assez anecdotique, plaisante autour de l'accordéon qui va permettre de ferrer l'émotion dans l'image de cette femme seule, sa tête et sa vie perdues, au milieu de ses poules, brusquement gagnée par le miracle d'une grâce amoureuse. Dans « L'automne à Beaugency », l'émotion est encore celle d'une femme silencieuse car le bonheur ne saurait s'imaginer que... « peut-être »...

La guerre est très présente dans votre théâtre, la guerre d'Algérie notamment dans « Vingt ans » et dans « Jedda ». Est-ce quelque chose qui vous a touché personnellement ?

Roger Wallet – Pas directement mais profondément, oui. A travers quelques membres de ma famille, à travers des amis fils et filles de harkis, comme Zahia Rahmani qui a magnifiquement écrit sur le sujet. La guerre d'Algérie a été ma première vraie interrogation quand j'ai été en âge de penser ma vie. Je n'ai jamais compris qu'elle ait été décidée et dirigée par des gens qu'on m'avait appris à admirer comme des héros de la Résistance. De Gaulle bien sûr, le premier. Mais Mitterrand, Lacoste, tant d'autres. Ces gens qui se sont battus pour libérer leur pays n'ont rien compris aux exigences de la décolonisation. C'est l'enfant battu qui devient un père frappeur. De ce jour – qui advint en mai 68 – je n'ai plus jamais cru aux discours, aux mots de la politique. La déliquescence dans laquelle nous sommes aujourd'hui tombés, et le cynisme qui fait nécessairement couple avec elle, sont la négation de toute la belle histoire qu'on nous a inventée depuis 45. Aujourd'hui encore nous vivons dans « le débris des choses ».

Potoski termine sa réflexion par cette citation lumineuse : « Le théâtre n'est pas le pays du réel, c'est le pays du vrai », qui est de Victor Hugo. Le théâtre n'est pas le réel et aucun de mes personnages ne saurait exister dans la vie réelle, pas plus ce Ange d'Agostini en accordéoniste quasi légendaire que cette jeune femme silencieuse échappée d'un texte de Baricco. Mais ils sont vrais : ils font sens, leurs gestes font sens, leurs rares paroles aussi ; ils sont ce à quoi, seul, il vaut de croire.

Vous comprenez pourquoi je les aime...